

## LA LÉGENDE DE SAINTE ULPHE ET DE SAINT DOMICE

---

Ulphe vivait, il y a bien longtemps, plus de cent années avant qu'un seigneur orgueilleux dressât sur la colline de Boves le château qui, plus tard, lancerait défi au Roi de France.

La demeure de ses parents, nobles et riches seigneurs, s'élevait au pays où succèdent aux vastes horizons rectilignes, les ondulations qui moutonnent vertes et molles jusqu'à Lutèce que sauva Geneviève.

C'était une austère et très vieille villa mérovingienne qui avait gardé son allure de forteresse. Encadrée de murs sans fenêtres, elle prenait jour sur une cour intérieure ; sa tour hérissait vers le Ponant le puissant échafaudage de ses lourds madriers comme si devaient encore surgir, poussant leurs cris sauvages, les Barbares sanguinaires. Elle semblait petite ville fortifiée ou vaste prison plutôt que riche résidence.

Et pourtant, vers cette villa venaient bien souvent les mieux titrés et les plus beaux des fils de grands seigneurs afin d'y voir celle qu'ils aimaient et voulaient séduire, Ulphe la jolie, Ulphe la lointaine, Ulphe la trop sage.

Envoûtés par son extraordinaire beauté, ils en oubliaient de chasser les loups sombres, les sangliers boueux ou les cerfs bondissants.

Des hommes vêtus de bure, tondu, mendiant leur maigre pitance, étaient venus eux aussi vers Ulphe et ses parents. Ils prêchaient l'amour de Celui qui était mort sur la croix pour les hommes et dont le tombeau restait au pouvoir des Infidèles.

Le père et la mère de la jeune fille s'étaient convertis à cet amour. Ulphe avait juré que jamais elle n'aurait d'autre époux que ce Christ, fils de Dieu. Elle avait repoussé tous les prétendants qui, maintenant, pleins de dépit, les désirs exacerbés par tant d'insuccès, parlaient de la faire enlever par quelques aventuriers à leur solde. La mère tremblait ; quant au père, il savait bien qu'il ne pourrait défendre ni sa vieille villa, ni l'honneur de sa fille.

Ulphe essayait toutes les ruses contre ces obstinés. De ses ongles elle labourait parfois ses joues roses comme l'aurore et son cou blanc comme la neige ; le sang ruisselait puis plaquait sur sa figure des croûtes brunes. Parfois encore, les cheveux dénoués, l'œil hagard, les bras imitant les branches tordues par l'ouragan, elle courait, se démenait sous le regard des jeunes hommes ; elle dansait comme une ribaude en poussant des cris de sorcière.

Mais le Malin possédait l'âme de ces bellâtres qui méditaient de mauvais coups, le soir, auprès du feu où les flammes évoquaient les cheveux en désordre et la danse folle de la fille si jolie. Dans leur chair, ils sentaient alors une brûlure vive comme si le feu de l'âtre monumental les avait soudain touchés de sa langue ardente et dorée.

~

Une nuit, la vierge sortit secrètement de sa demeure. Elle portait une longue robe que n'ornait pas, pour le lointain et secret voyage qu'elle avait décidé, la chape brodée alourdie de pierreries et de brocards. Un voile léger enveloppait sa tête. Elle s'enfuit blanche et légère, semblable à ces fées auxquelles maintenant elle ne croyait plus.

Une vaste forêt s'étendait alors à perte de vue et l'on disait qu'elle ne finissait qu'à la mer. Ulphe y marcha des heures et des heures sans manger, sans dormir. Ni les frôlements des fauves rongeurs, ni les vols des oiseaux nocturnes, ni les hurlements, ni les grognements ne purent l'effrayer. Elle allait, elle allait, arrachant son vêtement aux ronces, blessant ses pieds aux racines. Elle savait qu'elle devait poursuivre sa fuite, loin, très loin, tant que Dieu lui laisserait des forces et que là où elle tomberait, terrassée par la fatigue et le sommeil, le Père du Ciel aurait fixé le lieu de sa retraite et de sa sécurité.

~

Un jour, à l'aube, elle atteignit l'orée de la forêt. Un coteau s'inclinait doucement vers le fond d'une vallée où des étangs miroitaient aux dernières lueurs de la lune. Une rivière coulait parmi ces nappes d'eau. Elle descendit, trouva son chemin sur des levées parmi les roseaux. Il lui parut qu'un chant léger venait des bords des fangeuses mares et du filet serpentant proche les pâles peupliers. Un chant, semblait-il venait de l'eau... le chant des voix innombrables d'êtres invisibles.

Dès qu'elle eut atteint l'autre côté de la vallée, elle se mit à monter la pente ; une fontaine offrait à sa soif une onde fraîche qui chantonait, elle aussi. Elle allait boire, mais vaincue par le sommeil ou mystérieusement endormie par les féeriques mélopées des étangs, elle tomba sur l'herbe, tache blafarde dans la brume. Aussitôt, elle fit un songe divin. La vierge Marie lui apparut tenant l'Enfant dans ses bras ; elle lui dit qu'elle était parvenue à l'endroit où Dieu recevait sa promesse de le servir dans le silence, la prière et l'éternelle virginité.

L'aurore ensanglantait les étangs qui frémissaient de tous leurs roseaux et les brochets fendaient soudainement le miroir rutilant d'une course rectiligne et rapide, lorsque Domicie s'engagea sur le chemin qui le conduisait à l'église Notre-Dame des Martyrs, sur la hauteur dominant l'antique capitale des Ambiani.

Solide en sa robe blanche de moine, jeune encore d'allure, il allait chantant au Seigneur les Laudes et célébrait la gloire de celui qui fit luire le soleil, source de vigueur et de joie. De noble origine, privilégié de l'Eglise d'Amiens, il n'avait, par humilité, reçu que le diaconat. Poussé par son désir d'être encore plus pauvre, il s'était dépouillé de ses biens et retiré dans une solitude sur les bords de la rivière Aureignes, proche la ville. Il n'avait pas prononcé de vœux liturgiques, mais vivait en véritable ermite, abîmé dans la méditation devant le paysage aquatique dont la paix convenait à sa modestie.

Chaque matin, il assistait aux matines suivies de la messe en la sévère cathédrale, sur les lieux où l'on gardait mémoire et vénération des martyrs de la foi.

Il allait donc, psalmodiant de sa voix mâle, scandant son pas sur le rythme sacré, lorsqu'il découvrit la jeune fille endormie. Le costume de celle-ci, le sang qui coulait des plaies meurtrissant ses pieds, son extrême pâleur et surtout la croix qu'elle portait au cou, furent les signes humains à l'aide desquels Dieu lui fit comprendre qu'il ne rencontrait pas une banale voyageuse ou quelque aventurière égarée.

– Bénissons le Seigneur, dit-il en se penchant vers Ulphe.

Celle-ci ouvrit les yeux et répondit : Dieu soit loué !

Domicie la conduisait à sa cabane, puis l'ayant invitée à s'étendre sur les branchages qui lui servaient de couche, se hâta vers l'église dont la cloche semblait éveiller de grands oiseaux frappant l'air pur de leurs ailes immenses.

A quelque temps de là, l'Evêque d'Amiens convoqua le peuple des fidèles en son église. Solennellement, il informa un chacun des vœux que sa sœur Ulphe et son frère Domicie avaient faits devant lui de vivre dépouillés de tous biens et libres de tout lien comme de vrais ermites ; il les avait donc consacrés au Seigneur et sur les aumônes des pauvres leur fournirait terrestre nourriture ; en conséquence, interdiction formelle était faite à tout chrétien sous peine de péché, de leur fournir travail ou serve occupation.

Domicie vivait en sa cabane de roseaux sur la rive droite de la rivière ; Ulphe en la sienne sur la rive gauche, non loin de la fontaine. Dès que le ciel pâlisait et que vers le Levant pointait comme un vague reflet le jour promis aux vicissitudes des heures mortelles, le religieux quittait son précaire abri et secouant la porte de la cellule de sa sœur, l'invitait à le suivre. Ensemble, ils longeaient le cours de la rivière puis gravissant la pente que couronnait majestueusement Sainte Marie des Martyrs, ils y disaient l'office du petit jour, recevaient au Saint Sacrifice le corps du Christ et revenaient vers leur retraite, alternant leurs voix dans les cantiques et les antiennes. Et ces voix étaient belles comme le carillon des fêtes lorsque la cloche cristalline se mêle au grave balancement du bourdon.

Le brouillard stagnait, laiteux, au-dessus des étangs et les barques des hommes ne glissaient pas encore comme des monstres noirs parmi les dents pointues des roseaux, lorsqu'ils se cloûtraient et tombaient à genoux sur la terre noire et spongieuse.

Ce fut vainement que, par un matin d'avant printemps, Domicie appela sa sœur. Il eut beau lancer d'une voix de plus en plus vibrante son invitation à bénir le Seigneur et secouer, à la démolir, la frêle cabane... aucune voix ne répondit. Il assista donc seul à l'office et chargé de l'humaine provende, se hâta vers la demeure de celle qu'il croyait terrassée par la maladie.



*Sur ce, elle mit symboliquement le doigt sur sa bouche et fitant les bestioles...*

Quand il arriva, la porte était ouverte. A genoux, Ulphe pleurait et, lamentablement, se frappait la poitrine en demandant pardon.

Cette nuit-là, les grenouilles avaient célébré, à leur manière, la douceur des nuits et la joie de vivre. En longues modulations de flûte, en coassements endiablés, menant tour à tour une sarabande interminable et soupirant une languissante cantilène, elles avaient, selon leurs rites, fait grand office, s'étaient alertées d'étang à étang, d'herbier en herbier, de rive à rive, de repaire en repaire, puis, sous le sourire débonnaire de la lune, avaient fait chorus avec un si bel ensemble, un tel entrain, une si perverse endurance que bien sûr le diable était de la partie.

Ulphe avait cherché vainement le sommeil et seulement à l'extrême fin de la nuit s'était si profondément endormie qu'elle n'avait pas entendu l'appel de son frère, inconsciente de l'ouragan qui avait vigoureusement secoué les parois froufroutantes et crissantes de sa petite maison.

~

Lentement, mouillant le bas de sa lourde robe blanche aux herbes baignées de rosée, Ulphe s'approcha du bord d'un étang. Penchée sur l'eau, elle écarta de ses longues et belles mains, les roseaux qui grincèrent, et chanta. De partout, les grenouilles accoururent, nageant à qui mieux mieux. Il y en eut sur chaque feuille de nénuphar, derrière les touffes d'herbes, il s'en pendit aux branches basses des saules, aux hampes des sagittaires, aux cimenterres des iris d'eau. Elles étaient là, béates et médusées, immobiles mais allumant des boules d'or en leurs yeux immenses.

Alors Ulphe leur dit :

– Méchantes bêtes, amies du diable ! Par votre faute, je n'ai pu prier le Seigneur. En son nom, je vous défends de chanter ; désormais, vous serez muettes comme vos frères les poissons.

Sur ce, elle mit symboliquement le doigt sur sa bouche et fixant les bestioles qui vainement s'enflaient la gorge et hochaient tristement la tête, elle s'éloigna...

~

Or, vous saurez que depuis ce matin-là, jamais plus on n'entendit en ce lieu chanter une grenouille.

Des hommes malicieux ont cru rompre le charme en amenant aux rives d'Aureignes des batraciens capturés ailleurs. Ce fut peine perdue : ils restèrent sans voix.

Ainsi l'avait ordonné la vierge, si sainte, dont la mortelle dépouille répandit une odeur aussi douce peut-être que celle de la gracieuse et immatérielle reine des prés, la fleur des marécages, retenant toujours sur ses tiges légères un minuscule pan de brouillard ou quelque lambeau du voile blanc de sainte Ulphe.